

Mexico même pour parvenir à investir la place assiégée. De là une recrudescence dans le mouvement des bandes qui avoisinent la capitale. Sans être militaire, il est permis de discuter le système généralement adopté : prendre et occuper militairement un centre de population, y rétablir l'ordre pour abandonner la position peu de temps après, n'est-ce pas perdre non seulement tout le fruit de ses efforts, mais en outre exposer les habitants livrés à eux-mêmes aux représailles terribles des bandes qui, certaines de leur succès, ne manquent pas de revenir bientôt, plus féroces que jamais. Si ce système est funeste dans l'intérieur, il l'est encore bien plus sur les côtes où des richesses ont été détournées, gaspillées au profit des dissidents, où des provisions et munitions de guerre de toute espèce leur sont parvenues et leur arrivent encore chaque jour, alors qu'il semblait si facile d'occuper ces ports qu'on a trop souvent abandonnés. Non seulement les finances de l'État en ont souffert, mais les dépenses résultant du désordre de l'organisation de l'armée mexicaine ont toujours été en croissant. Le licenciement des troupes mexicaines, l'établissement des gardes rurales qui, de l'avis du maréchal, devaient produire d'importantes économies, évaluées à plusieurs millions, n'ont abouti jusqu'ici qu'à des surcroîts de dépenses. Il n'est donc pas étonnant qu'à elle seule l'armée ait engouffré l'emprunt en peu de temps... »

Je termine ici l'extrait de cette note, le reste traitant les questions au point de vue personnel et ne concernant pas la politique générale. Je dois faire remarquer, en passant, que les accusations passionnées de *la Liberté*, contre le dernier chef de notre expédition, ne reposent sur aucun fait sérieux. Le système suivi par le maréchal Bazaine au Mexique n'avait pas le but qu'on lui prêtait et ne pouvait pas l'avoir, il était uniquement une tradition du système semblable adopté en Algérie, particulièrement par les bureaux arabes. On sait, en effet, que les chambres françaises attaquaient autrefois notre colonisation d'Afrique, comme elles ont récemment

attaqué notre expédition au Mexique. Pour rendre ces attaques moins vives le gouvernement de Louis-Philippe ne laissait en Afrique qu'un nombre de troupes très limité; ce nombre, insuffisant pour la pacification de l'Algérie, nous obligea d'adopter le système des colonnes mobiles, des petites garnisons retranchées et des bureaux arabes. La politique de ces bureaux était de s'occuper le moins possible des querelles des Arabes, de fermer souvent les yeux sur leurs disputes intérieures et de n'intervenir qu'à la dernière extrémité. Le maréchal Bazaine, ayant vécu plus de vingt ans dans ce pays, en a sucé les traditions et a cru pouvoir les appliquer au Mexique avec lequel notre situation militaire en Afrique avait quelque analogie. Je crois qu'il ne faut point chercher ailleurs les causes de la conduite du commandant en chef dans les opérations militaires du Mexique. Quant au siège de Oajaca, si désastreux pour les finances mexicaines, il est indispensable d'en faire l'historique pour comprendre les doléances de l'empereur Maximilien, à propos de ce siège et les résultats décisifs qu'il eut sur les événements de 1865 et 1866.

Aussitôt après la prise de Puebla en 1863, le général Brincourt fut nommé commandant de la place. Ne connaissant pas plus le pays que nos autres officiers supérieurs, il rassembla les autorités de la ville, leur dit qu'il ignorait leur histoire, leurs coutumes, leur personnel, mais qu'il voulait leur être utile. Il les engagea à former un conseil dont il ferait partie, à la condition que rien ne se ferait isolément par les uns ou par les autres. Étant étranger, et par conséquent de passage seulement, il prit sur lui la responsabilité de tous les actes de vigueur nécessaires pour rétablir l'ordre et la sécurité; il laissait aux Mexicains de ce conseil l'exécution des actes de clémence, pour les rendre populaires, et commença par faire nommer aux emplois principaux les plus honnêtes gens possible. Pour avoir une idée des difficultés de sa situation, il ne faut pas oublier que sur les 22,000 hommes environ, dont se composait l'armée mexi-

caine après la prise de la ville, 15,000 au moins étaient éparpillés un mois après d'Orizaba à Puebla, sans ressources, et vivant de vols et de rapines. Avant la fin de l'année tous ces gens étaient devenus interventionnistes, l'État de Puebla et celui de Tlaxcala jouissaient d'une tranquillité parfaite, l'ordre régnait partout, le commerce et l'industrie reprenaient un développement qu'ils n'avaient pas connus depuis bien des années. Tant il est vrai qu'au Mexique, il suffit d'un peu de tact et d'intelligence pour métamorphoser le pays en quelques années, sinon en quelques mois.

Pour opérer cette transformation, le général Brincourt se servit des moyens employés au Mexique. Les chefs des bandits furent enlevés et jugés par les conseils de guerre ; les officiers de guérillas et de l'armée libérale eurent le choix entre rester tranquille et recevoir leur solde d'officiers en retraite ou solde entière s'ils voulaient servir dans l'armée alliée ou bien, être conduits aux frontières du département et être ensuite traités comme bandits, dans le cas où ils seraient repris les armes à la main. Ces procédés firent passer dans l'armée mexicaine alliée presque tous les officiers et soldats libéraux. L'État de Puebla étant ainsi délivré des bandes de malfaiteurs qui infestaient les routes, le commerce reprit bientôt une allure meilleure. Pourtant quelques grandes maisons qui faisaient un commerce considérable de cochenille, d'indigo, de peaux de chèvres, etc., souffraient du blocus dans lequel se trouvait la province de Oajaca qui n'avait de débouché que par celles de Puebla et de Vera-Cruz. A Oajaca on souffrait pareillement de cette situation et de part et d'autre on songeait à la faire cesser.

La position géographique et géologique de cette province, l'a toujours maintenue dans une situation administrative, industrielle et politique exceptionnelle. En dehors de la route de Vera-Cruz à Mexico, peuplée d'Indiens, obstruée de montagnes, Oajaca s'est tenue plus à l'écart des révolutions que toute autre province du Mexique. Sous Juarez comme sous ses précédents gouverneurs, elle avait été ad-

ministrée d'une manière assez sage. Un impôt, je crois d'un réal par mois, par personne, constituait un revenu fixe sur lequel aucun employé ne pouvait toucher, sans que son larcin ne fût aussitôt découvert ; les droits de douane étaient également assez réguliers, de sorte que presque tous les fonctionnaires jouissaient d'une réputation d'honnêteté que leur imposait le contrôle facile de leurs actes. Cette situation, passée dans les mœurs, rendait la population indifférente à la politique, et dévouée au maintien de la paix.

Cette paix était très désirée dans tout le département après le siège de Puebla. Les Indiens avaient particulièrement soufferts pendant le siège, et lors de l'incendie de la poudrière de San-Andres de Chalchicomula, où près de cinq cents Indiens de Oajaca furent blessés, mutilés ou tués ; ils avaient assez de la guerre qui les décimait et ne leur rapportait aucun avantage. Les fonctionnaires publics voyaient le moment où les troupes interventionnistes viendraient occuper leur département ; enfin, les négociants voyaient leurs marchandises se perdre dans leurs magasins, faute de pouvoir les écouler comme d'habitude par les voies de Puebla et de Vera-Cruz que nous occupions. Tous avaient intérêt à se ranger du côté de l'empire, et tous l'auraient fait si nous avions secondé l'opinion publique. Malheureusement, Juarez eut connaissance de l'état des esprits de ses compatriotes ; aussitôt il envoya Porfirio Diaz, sa créature et son ami, à Oajaca, ranimer sa cause qui se mourait et préparer un second siège de Puebla. Porfirio Diaz, était alors dans le Michoacán ; il n'avait pas avec lui 3,000 hommes, mais cette petite armée lui suffisait, il profita de ce que nous ne songions pas à lui et de la promenade du général Bazaine dans l'intérieur du pays pour entrer dans le Oajaca par le nord du Guerrero. Je ne sais si nous devions, si nous pouvions prévoir le hardi mouvement de Porfirio, mais si nous l'avions empêché, notre campagne militaire changeait complètement de face et nous aurions épargné au trésor mexicain bien des millions dépensés en opérations stériles.

BIBLIOTHÈQUE DE LA FACULTÉ DE MÉDECINE DE LA UNIVERSITÉ DE GUATEMALA

Au mois de juillet 1864, le général Bazaine, ne voyant plus que Porfirio qui tenait encore la campagne, tous les autres généraux juaristes étant battus, dispersés et presque sans troupes, résolut d'en finir pareillement avec ce général. Seulement, on ne sait pourquoi, le général Bazaine abandonna, dans cette circonstance, son système de marches rapides qui ne laissait point aux dissidents le temps de se reconnaître; il permit à Porfirio Diaz de se fortifier à son aise, et mit plus de six mois pour s'emparer définitivement de Oajaca. En effet, les ministres en France ne m'ayant pas autorisé à consulter les archives de l'expédition, je ne sais quel jour le général Bazaine donna l'ordre au général Brincourt et au colonel Giraud du 7<sup>e</sup> de ligne, d'occuper les deux têtes de route qui conduisaient à Etla; cette petite ville est située près de Oajaca, à la bifurcation des deux chemins qui vont à Puebla, en passant l'un, par Teotitlan, et l'autre, par Huajuapán; ce que je sais, c'est que le 24 juillet 1864, le général Brincourt partit de Puebla, avec une colonne, forte d'environ 2,000 hommes, pour Huajuapán, où il arriva le 3 août. Le 28 juillet, le colonel Giraud partit d'Orizaba, avec une colonne forte d'environ mille hommes, pour Teotitlan, où il arriva pareillement le 3 ou le 4 août. Ces deux colonnes ne tirèrent pas un seul coup de fusil; elles paraissaient avoir pour mission d'établir des magasins d'approvisionnement et des réduits pour une garnison.

Le 10 août, Porfirio Diaz, voyant qu'on s'installait dans ces deux misérables bourgs, au lieu de marcher en avant, vint attaquer la plus faible de nos deux colonnes, c'est à dire celle du colonel Giraud. Surpris aux villages d'Ayotla et de S. Antonio par 2,000 Mexicains, les soldats français ne se déconcertent pas; ils repoussent Porfirio Diaz et lui mettent 300 hommes hors de combat. Après avoir assuré la défense de Huajuapán, y avoir laissé des vivres pour deux mois et une garnison de 650 hommes sous les ordres du commandant Briant de la légion étrangère, le général Brincourt se mit en route avec le reste de sa colonne pour

revenir à Puebla, en passant par Tehuacan, afin de reconnaître la route et de pacifier le nord du Oajaca. En chemin, le colonel Giraud lui fit dire que Porfirio Diaz se proposait de renouveler son attaque sur Teotitlan, avec 4,000 hommes. Le général fit alors doubler le pas à ses soldats pour arriver à temps au secours du colonel qu'il rejoignit dans la journée du 17 août. Porfirio Diaz, en apprenant cette jonction, n'osa plus nous attaquer, et concentra ses troupes dans un camp retranché qu'il avait établi au coude fait par le rio de Quiotepec, à six lieues de Teotitlan.

Comme il n'était pas possible de rester en face les uns des autres, sans bouger, et encore moins d'abandonner le colonel Giraud, le général Brincourt laisse ses hommes malades ou trop fatigués sous la protection de la garnison de Teotitlan, et se porte le 18 sur le camp retranché de Porfirio Diaz; celui-ci, effrayé, désarme ses batteries, n'attend pas le général, et se jette le même jour dans un autre camp retranché préparé en arrière à Cuicatlan. Remontant alors la rive gauche du Rio-Quiotepec, nos troupes se portent sur Guendulain pour couper la retraite de Porfirio Diaz qui abandonna Cuicatlan, ne s'y trouvant pas en sûreté, et vint s'établir sur les hauteurs de D. Domingullo. En cet endroit le Quiotepec entre dans une vallée, forme soixante-douze lacets, puis se dirige vers Nochistlan; la route d'Oajaca traverse une bonne partie de ces lacets, et, pour nous arrêter, Porfirio Diaz avait fait creuser tous les gués afin de les rendre infranchissables. Il ignorait ce que valent nos colonnes légères. Le 21, les sacs et les bagages furent laissés à Guendulain et nos troupes se portent sur D. Domingullo pour déloyer l'ennemi. Tandis que la principale colonne, commandée par le colonel Jeanningros se met en marche pour traverser les lacets et attaquer l'ennemi de front, le général Brincourt envoie la compagnie de partisans du capitaine d'Aigrevaux, cent cinquante lanciers de Puebla et une section d'obusiers tourner, par la montagne, en suivant un sentier de chèvres, les positions de Porfirio Diaz, afin d

l'attaquer par derrière, au moment où le colonel Jeanningros l'attaquerait de front.

A peine les troupes mexicaines aperçoivent-elles ce mouvement tournant qu'elles sont saisies de terreur, se débloquent avant d'être attaquées, et Porfirio Diaz ne reste plus qu'avec sept ou huit cents hommes pour défendre Oajaca, le reste a déserté, sans tirer un coup de fusil. D'après la carte de Decaen, on n'était plus qu'à vingt lieues de la ville, elle n'était pas encore fortifiée, et la colonne du général Brincourt pouvait y arriver en trois étapes. Des habitants de Oajaca m'ont affirmé que Porfirio Diaz, ne songeant pas à défendre la ville avec les quelques hommes qui lui restaient, s'était empressé de démonter ses batteries et de faire au commerce une réquisition de douze cents mulets pour transporter dans le Tehuantepec son parc, ses bagages et ses munitions. M. Franco, envoyé par l'empereur Maximilien, comme préfet de Oajaca, se trouvait avec nos troupes, et, d'après ce que lui avait dit l'empereur, il espérait que nous irions toujours de l'avant; les connaissances qu'il avait de la situation du département, lui faisait affirmer que cette marche était facile, et que nous entrerions à Oajaca sans coup férir.

Loin d'avancer, nous reculâmes; il est dommage que M. de Keratry n'ait pas donné les raisons de cette retraite inqualifiable. Quoi qu'il en soit, voici ce qui arriva. Il paraît que le général Brincourt retourna à Guendulain après la prise de D. Domingullo; peut-être, allait-il chercher les sacs et les bagages restés en arrière comme je l'ai dit, afin de continuer sa marche en avant qui avait tous les caractères d'une course au clocher, comme lors de notre promenade à l'intérieur en 1863. A Guendulain arriva l'ordre du général Bazaine de ne pas dépasser Huajuapán, petite ville sise au fond d'un entonnoir et dans un pays sans ressources, appelé le : Désert de la Huasteca. La colonne du colonel Giraud devait également évacuer Teotitlan, et se replier sur Tehuacan. Dans la note de l'empereur, on a vu que le général Brincourt fut ensuite

envoyé à Leon. Battre en retraite quand on est vainqueur est fort dur. Le 7<sup>me</sup> de ligne, avec lequel je fis peu de temps après la campagne de Durango, murmurait hautement; au lieu d'aller se reposer dans une ville dont ils étaient si près, nos soldats reculaient sans y être forcés par l'ennemi. On avait l'air de se sauver chacun de son côté!

Pour exécuter les instructions du général en chef et faciliter l'évacuation de Teotitlan, sans abandonner la partie du territoire enlevé à l'ennemi, le général Brincourt traversa les montagnes du sud-ouest pour se jeter sur Nochistlan dans l'espoir de couper la retraite sur Oajaca aux petits détachements des troupes dissidentes cantonnées encore à Tuncapulapan, Tejuapan et Coixtlahuaca. Il arriva à Nochistlan le 24, mais les détachements libéraux avaient dépassé ce point depuis six heures fuyant en toute hâte sur Oajaca. Un peu au nord de Nochistlan se trouve le fameux couvent des jésuites de Yanhuítlan, dans lequel la tradition raconte que le père du général Almonte se réfugia et tint longtemps en échec des troupes espagnoles dix fois supérieures en nombre à celles du héros de Quauhtla. Les riches vallées de Nochistlan et de Yanhuítlan sont très fertiles en maïs, en céréales et possèdent de nombreux troupeaux. Il était donc utile d'occuper l'immense couvent-forteresse de Yanhuítlan pour conserver les cinq districts du nord de Oajaca conquis par la marche rapide de notre colonne, d'en faire le magasin d'approvisionnement et la base de nos opérations ultérieures contre Oajaca. Le général Brincourt n'hésita pas à choisir ce point de préférence à celui de Huajuapán. Le quartier général approuva sa conduite, et le lieutenant-colonel Carteret fut désigné pour commander le poste de Yanhuítlan, composé de 400 hommes de la légion étrangère, deux escadrons de cavalerie et deux sections d'artillerie. Le colonel Jeanningros vint ensuite prendre le commandement de la subdivision de Puebla, tandis que le général Brincourt reçut celui de la brigade du général l'Hérillier qui devait rentrer en France.

Nous restâmes ensuite trois mois sans rien faire, laissant ainsi à Porfirio Diaz le temps de fortifier Oajaca d'une manière effrayante. La ville fut entourée d'une double enceinte, les rues furent barricadées, les maisons crénelées, des communications souterraines furent établies pour relier les points entre eux; en un mot, les travaux de défense furent faits avec une habileté vraiment extraordinaire et sous une échelle formidable. Le maréchal Bazaine envoya M. Courtois d'Hurbal, général de division d'artillerie, préparer les travaux du siège. Le général Courtois, dans sa marche sur Oajaca, dut ouvrir 400 kilomètres de route pour faire arriver jusqu'à Etla son matériel de siège, à travers un pays coupé par des ravins et des obstacles de toute nature. Dans certains passages dont les pentes avaient quarante degrés sur un développement de cinq kilomètres, il fallut l'aide de cinquante Indiens par voiture; le chargement des caissons était monté à dos de mulets; six paires de bœufs suffisaient à peine pour enlever une pièce de canon séparée de son avant-train; c'est au prix d'efforts inouïs que notre artillerie put passer par une contrée où jamais voiture n'avait pénétré.

Le 18 décembre 1864, le général Courtois, à la tête d'une colonne expéditionnaire, arrivait en vue de Oajaca, il inaugura cette campagne par le brillant combat d'Etla où notre cavalerie mit en déroute la cavalerie ennemie et l'obligeait à se réfugier dans la place. Le 22, il exécutait sa première reconnaissance sur le Monte-Alban et continua ses opérations, l'investissement de la place, l'érection des batteries, etc., jusqu'au 16 janvier 1865, où le maréchal Bazaine arriva à l'Hacienda Blanca et prit le commandement des troupes. Dans la nuit du 1<sup>er</sup> au 2 février, la tranchée fut ouverte et la ligne d'investissement se resserra davantage. Enfin, à une heure du matin, dans la nuit du 8 au 9 février, Porfirio Diaz, craignant de ne pouvoir nous résister, ni nous échapper, se rendit à discrétion avec toute son armée, environ 4,000 hommes. Nous avons perdu peu de monde pendant le siège,

mais nous avons dépensé des sommes énormes pour le transport de notre matériel. L'empereur avait-il raison de se plaindre qu'on n'avait pas laissé le général Brincourt entrer à Oajaca six mois auparavant? Tout porte à le croire.

En effet, au point de vue financier, comme au point de vue militaire, ce siège fut désastreux dans ses conséquences. Et voici pourquoi. On n'ignore pas que nos colonnes ne peuvent naturellement marcher sans des charrettes ou des mulets pour transporter les vivres, les munitions, les malades et les blessés. Dans un pays désert, saccagé, ruiné, presque inculte comme le Mexique, les approvisionnements deviennent plus considérables, et la longueur des marches sous un soleil brûlant et sur des routes sablonneuses augmentant le nombre des malades, chaque colonne est suivie d'un convoi de chariots ou de mulets, dont le nombre varie selon les distances à parcourir et la nature des districts par lesquels on passe. Les mulets coûtaient cinq francs par tête et par jour; ordinairement, les petites charrettes sont traînées par quatre mulets et les grandes par dix. Je ne sais quel est le chiffre proportionnel entre le convoi de transport et la colonne en mouvement, mais j'ai fait partie de colonnes de 800 à 1,200 hommes suivies par des convois de 40 à 130 charrettes, ayant une moyenne de 200 à 800 mulets et coûtant par conséquent de 1,000 à 4,000 fr. par jour. Si l'on réfléchit maintenant au nombre de colonnes qui marchaient sans cesse, quelques-unes parcourant des distances de 200 à 500 lieues, à raison d'une moyenne de six lieues par jour, on verra quelles sommes énormes le gouvernement mexicain avait à payer uniquement pour frais de transports.

D'autre part, notre marche sur Oajaca nous obligea de dégarnir bien des points occupés par nos troupes et de fermer un peu les yeux sur ce qui se passait sur les frontières du Rio-Grande et au nord du Mexique. Les dissidents profitèrent de cette situation pour relever la tête et multiplier leurs guérillas. Negrete, d'accord avec Cortina, qui passa à l'ennemi avec sa brigade, vint assiéger Mejia dans Matamo-